

Francis CARCO.

00.02.00 *Début générique.*

00.02.13 *Chanson.*

*Le doux qui a un beau nom
Perdu sous les branches
Et tous les dimanches
Plein de populo.*

*La servante est brune
C'est des gens heureux
Chacun sa chacune
L'une est la chanteuse
Amoureux épris du culte d'eux-mêmes
(...)*

00.02.38 L'auteur de cette chanson, un standard comme on ne disait pas alors, c'est Francis Carco. Carco, l'auteur de Jésus la Caille, de l'homme traqué, de l'équipe, de tant de romans. Francis, l'ami des filles, des macs et des tralala. Francis traînait dans des ruelles sordides, dans des bouches inavouables, mais Carco habitait l'île Saint-Louis. Le jour, Monsieur Carco était membre de l'Académie Goncourt. La nuit, Monsieur Francis courait les bals musettes. Y portait-il sa croix de Commandeur de la Légion d'Honneur? Collectionneur, il était l'ami de Modigliani, d'Utrillo, de (Dera?). L'ami des peintres noceurs, comme lui. Journaliste, Carco cherchait ses sujets dans les prisons, le milieu, les bordels et la drogue. Romancier et poète, journaliste et critique, il a exploré tous les domaines de la littérature. L'écrivain, si parisien des trottoirs de Clichy, des pavés de la Chapelle, le Villon de Pigalle n'a jamais oublié qu'il était provincial. Joueur, mais travailleur. Plus de cent livres, réédités des dizaines de fois. Un succès énorme à l'époque.

- 00.04.02 - Mon cher, Francis Carco, Jésus la Caille est bien votre premier roman ?
- 00.04.06 - Oui, mais je ne savais pas alors comment on construit un roman. Je vais m'en tenir uniquement à l'intrigue, au climat, ou au pittoresque du sujet, à l'étude des mœurs, du milieu...
- 00.04.21 - Ne trichez pas, dites du milieu, tout court.
- 00.04.23 - Et ma légende, ma légende de mauvais garçon, d'ami des filles, de prince comme vous l'avez dit de la pègre.
- 00.04.30 - Je n'y renonce pas, la preuve.
- 00.04.32 Cette fille m'intéressait, je me rappelais de la séance de la veille et m'en délectez en dépit d'un dégoût tardif qui n'était point pour me déplaire. Revoir Véra me tentait. J'ai toujours eu pour ces espèces de confession, un intérêt très vif où il n'entre ni pitié, ni mépris, mais du plaisir à me documenter et je ne sais quelle innocence.
- 00.04.55 - C'est toujours le boulevard de la Chapelle que je revois, lorsque j'évoque mes nuits passées. Son souvenir est conservée sur moi, le redoutable pouvoir d'un filtre, tout le quartier avec ses filles de la rue de la Charbonnière est peuplée d'ombres. Je n'avais pas revu le coin quand ces dames vous appelaient d'en bas, sous terre, à travers les soupiraux des caves. C'était hallucinant.
- 00.05.20 Comme Maupassant, Francis Carco ne peut s'éloigner de l'eau. Celle qui tombe, celle qui coule, les quais de la Seine, la rivière comme disait Guy, et de Paris en remontant le courant et le temps, on rejoint le Châtillon sur Seine de sa jeunesse avec les histoires d'amour et de mort derrière les façades muettes que Carco retrouve dans Mémoires d'une autre vie. Il est né à Nouméa et pendant 10 ans, il avait fait chaud. Pas de cheminée, pas de saison. En arrivant en France, il découvre à Châtillon la pluie et le froid, le silence de la neige l'hiver, les bonheurs du

printemps et les couleurs de l'automne, les saisons, le temps qui change, et l'école buissonnière, bien plus marrante, aventureuse que l'autre. De sa mère, on ne sait rien, sinon qu'elle était catholique, très catholique. Du père, pas grand chose, fonctionnaire à Nouméa, il était contraint d'assister aux exécutions qui avaient lieu au bagne, où la guillotine ne chôlait guère. Il en revenait malade. A table, l'enfant entendait d'horribles histoires dont il se souviendra. Ce goût de la crapule, dont il parle. En attendant, Monsieur Carcopino croit plus aux vertus de l'école laïque qu'à celles de la nature.

- 00.06.50 - Votre père ne se privait pas de vous administrer des raclées mémorables.
- 00.06.55 - Qui sait ? Il ment ou il court le pauvre, il me piétinait. Mais l'un de mes jeunes camarades m'avait appris à m'en tirer indemne. Fais-toi mou, disait-il, tu ne sentiras rien. Mais à quoi bon se frapper ? N'est-ce pas mon père est mort. Je ne veux pas en profiter pour le charger, pour l'accabler. Vous avez l'air de croire qu'avec mon amour des poètes, c'était facile à éduquer, loin de là. Et je me demande si à sa place, je n'aurais pas agi de la même manière.
- 00.07.22 - Monte, j'ai à te parler.
- 00.07.25 - Je savais ce qui allait suivre. Tout en grimant les marches de l'escalier, je tirais de mes poches des objets à quoi je tenais le plus. Je les nouais dans mon mouchoir.
- 00.07.34 - D'où arrives-tu ?
- 00.07.36 - Une première giflle me dispensait de répondre. Mais, j'avais eu le temps de poser mon mouchoir sur une table, puis me laissant glisser par terre, je me faisais mou. La fureur l'aveuglait au point qu'il essayait d'abord en m'empoignant par les cheveux de me mettre debout, mais je tombais. Je me protégeais le visage des deux mains. La façon dont il se penchait alors avant de me froter

le crâne contre le plancher, passait les bornes des châtiments courants. Mais qu'est-ce que j'ai donc fait nom de Dieu au bon Dieu pour avoir un enfant pareil ? hurlait-il, en s'acharnant à me tirer de mes gémissements une plainte. Plus il cognait, plus j'étouffais les cris, qu'un autre m'aurait assurément arraché. C'était mon point d'honneur. Lui-même finissait par être courbatu.

- 00.08.22 - Maintenant, file, tu as ton compte et plus vite ou je recommence.
- 00.08.27 - Chaque coup que je recevais se traduisait assez souvent par un poème.
- 00.08.32 - Alors, vous deviez en écrire beaucoup.
- 00.08.33 - Plein les cahiers. Tenez encore la pluie, c'est consolant la pluie. Elle vous berce.
- 00.08.41 Il pleut, c'est merveilleux. Je t'aime, nous resterons à la maison. Rien ne nous plaît plus que nous-mêmes par ce temps d'arrière saison. C'est merveilleux, il pleut. J'écoute la pluie dans le crépitement, heurte la vitre goûte à goûte et tu me souris tendrement. Je t'aime. Oh, ce bruit d'eau qui pleure, qui sangloter comme un adieu, tu vas me quitter tout à l'heure, on dirait qu'il pleut dans tes yeux.
- 00.09.11 Robert Sabatier : Il pleut parce que la pluie, ça fait partie, vous savez, à ce que les gens de la renaissance appelaient le rire en larmes. On est joyeux tout ça, mais quand même il y a une atmosphère un peu triste, un peu monotone. Il pleut, mais ça fait rien on a le cœur joyeux parce qu'on aime la vie et alors Carco va sillonner la province pour aller voir des poètes qui s'appelaient Jean Pellerin, Lavessière, Léon Vérane et petit à petit, avec des amitiés de collègue aussi, ils ont formé un petit groupe de poètes qu'on appelait l'école fantaisiste. Et moi, je les ai connu, alors c'était des poètes qui se ressemblaient un petit

tous, plein de fantaisie, une poésie un peu douce, amère, une petit peu avec des clairs obscurs, sans aucune prétention dans la lignée de Verlaine, de Villon et ces gens-là, évidemment, ont été effacés par les plus grands, par des super Viel, par des Saint-John Perse, Aragon, les surréalistes, mais ça leur était égal. Ils se réunissaient entre eux. Ils échangeaient leurs poèmes. Moi, je les ai connu à la librairie que dirigeait le poète Philippe Chabaneix. Carco se voulait avant tout poète, mais poète il l'est dans les romans et il se trouve que sa poésie, la bohème et mon cœur, c'est tout à fait le monde de ses romans.

- 00.10.33 Michel Tabanou : Monsieur Carco, on navigue dans la poésie, on navigue dans le roman et on trouve chez, dans chacun des ouvrages des liens et des gens passent très facilement du roman de... de Carco, à tout d'un coup, à un recueil de poèmes... il y a l'osmose qui se fait parce que il y a un lien... tout est lié chez Carco, il y a... de son premier livre Instinct, jusqu'à son dernier ouvrage... il n'y a pas succession de titres publiés tous les ans, il y a un concept Carco, avec la vie, avec le sourire, avec un métier, le vin, les sorties, les peintres. Il a vécu son époque, il a respiré son époque. Comme disait Mac Orlan, il a mangé, il a mangé la vie, il a bouffé son époque.
- 00.11.21 - Cela se passait en 1902 à Villefranche de Rouergue, où mon père venait d'être nommé conservateur des hypothèques.
- 00.11.29 A Villefranche de Rouergue, le jeune Francis baigne dans l'hypocrisie de la province. Il traîne, il épie les entrées furtives dans les maisons à lanternes rouges et à gros numéros. Il hante les mauvais lieux, fait scandale et viré du lycée. Motif : fanfaron du vice.
- 00.11.54 Timidement, il caresse ses premières maîtresses, écrit ses premiers poèmes, comme Vision, son modèle, avec Verlaine et Rimbaud. Nul n'aura mieux parlé de Verlaine et de Baudelaire.

- 00.12.10 Dans mon roman, « Rien qu'une femme », tout était vrai, car l'hôtel et la bonne existaient, ainsi que les détails dont fourmillent mon roman. Au fur et à mesure qu'avancait le récit, je me substituais au personnage de Claude, car je ne l'avais choisi qu'afin de n'avoir pas à réagir contre certains aveux qui m'eussent peut-être gêné. Mais en me racontant à travers lui, je n'étais pas tout à fait dupe du subterfuge. Comme tous les garçons de son âge, j'avais eu une aventure avec la bonne de la maison. Je l'étais même laissé surprendre dans ses bras le jour des obsèques de mon grand-père. Mais, Claude, quand il regardait sa maîtresse en train de changer de dessous et d'enfiler ses bas, avait souffert atrocement. Tandis que cette fille, qui me recevait le soir chez elle et qui prenait un équivoque plaisir à me faire assister à ses préparatifs, ne m'avait pas appartenu. Elle se serait moquée de moi si j'avais tenté de la saisir et de la pousser vers le lit. Elle habitait près de notre maison, au fond d'une ruelle fétide et sombre, où lorsque je sortais du collège, elle m'adressait un petit signe. J'entrais le cœur battant. Alors, elle fermait la fenêtre et se mettait lentement à ôter son peignoir. Le poil brûlé, si j'ose écrire de tous mes sens. J'étouffais et cette fille d'un air placide, continuait à se déshabiller jusqu'à la minute où absolument nue, elle faisait, en levant les bras, glisser sa chemise neuve le long du corps.
- 00.13.42 Mes aventures se résumaient à de furtives débauches dans une baraque foraine en compagnie d'une jeune bohémienne rousse qui charmait des serpents. Elle s'appelait Sarah. Entre deux représentations, je la rejoignais derrière les toiles où elle s'abandonnait sur la caisse du boa. Quand Sarah le démaillotait et le passait autour de son cou et de sa taille, j'avais l'impression que son engourdissement finissait peu à peu par céder à la chaleur que dégageait le corps de Sarah, témoigner de la jalousie à l'égard d'une bête m'aurait paru certes déraisonnable mais, malgré moi, j'étais jaloux de ce monstre. Il arrivait souvent que la pluie déborda sous la tente, mais l'idée de posséder la rousse gamine à deux pas du café de l'Esplanade, où mon père rencontrait la bourgeoisie de la ville, ajoutait à ma jouissance. La

baraque sentait l'acétylène et la ménagerie. Naturellement, Sarah fleurait aussi l'acétylène, car c'est elle qui préparait les lampes. Etait-elle jolie ? Je l'ignore.

00.14.44 Deux fois à Villefranche, il a échoué au bachot, exil à Nice chez sa grand-mère où il a toujours passé des vacances heureuses au soleil. Elle habitait 4 rue du Lycée. Miracle, la troisième fois, ça marche. Il est bachelier. Francis en est le premier stupéfait. Toute l'année, il a passé l'essentiel de son temps avec son ami Négis à déclamer des poèmes et à chanter dans les cours d'immeubles. Récupérant les petits sous qu'on lui lance des fenêtres, il va, fortune faite, voir les dames de petite vertu.

00.15.16 *Chanson 1.*

*Elle fait aussi
De façon fort gentille
De la peinture à l'huile
Louisa, comme mademoiselle lave les mains
De l'aquarelle, aquarelle des jeunes filles
Et des bouquets de fleurs
De toutes les couleurs.*

00.15.29 *Chanson 2.*

*Il y en avait un qu'a plus d'appât
Et qui n'a pas de sou dans leur bas
Marcheuse
Trotteuse
Elle marche le soir
Quand il fait noir
Sur le trottoir
Sur le trottoir.*

00.16.00 Alphonse Boudard : Oui, Carco... évidemment, il est plus porté sur les filles de trottoir que sur les filles de bordel, pas le bordel fermé, la maison close. Il y a une organisation, on s'assois, on

vous sert, vous êtes à... à l'hôtel du cul, tu vois. Dans les bordels d'une certaine classe, on amenait les filles soit derrière une glace sans tain devant le type, presque avec un numéro, et le client disait je prends la 3, la petite rousse. Marguerite en avant. Tandis que dans la rue, il a plus vu les filles un peu d'abattage, les filles qui sont vraiment sur le terrain et qui racolent... alors racolent le soldat, le matelot, là c'est la clientèle et puis le... le petit prolo, quoi. Tandis déjà dans le bordel, quand il y a des bordels qui sont vraiment des bordels d'abattage, et bien toutes les catégories... mais là, il a été fourré... je dis son nez, dans ces endroits. Alors, je ne sais pas si c'était pour... pour lui-même quelque chose d'intéressant sexuellement, mais en tout cas sur le plan poétique et intellectuel, il y trouvait sa pâture.

- 00.17.11 Des prostitués de province, traînant en savates et le chignon pendant, entre un seau de toilettes plein à ras, des serviettes qui avaient servi, le pot, des papiers gras, vestiges du repas de la veille et toute sorte d'objets familiers répandus autour d'elles, en misère de l'amour. J'avais beau me promettre de ne plus revenir, je revenais deux ou trois jours après. Et selon le hasard, l'une ou l'autre de ces femmes me recevait et me conduisait vers le lit.
- 00.17.40 - Je n'ai jamais ressenti de dégoût au contact d'une créature humaine, si dégradée qu'elle fut.
- 00.17.46 - Vous ne soutiendrez pas que vous n'étiez à l'aise que dans les bordels Dieu.
- 00.17.49 - Mais si, Ménol, je m'y épanouis plus que partout ailleurs. Le simple fait de me mêler à des créatures qui gagnent encore leur vie avec leur trois muqueuses, me reconforte.
- 00.18.00 Aux bordels, il prendra parfois pension. Dinimon lui montre composant gravement ses vers, sous l'œil admiratif de l'une de ces dames. Bachot en poche, il faut retourner dans la famille à Rodez. Là, il a le coup de foudre pour une peinture, un cheval mort, les initiales du peintre : LV. Léonard de Vinci ? Non.

Léontin Vigourou, le peintre lui offre la toile. Voilà comment naît une vocation de collectionneur. L'ambiance familiale l'opprime, il ne supporte plus la rigueur de son père. Francis suffoque. Sonne le clairon du service militaire. Direction Lyon, ses vieux quartiers populaires au bord de la Saône et ses maisons closes, bien sûr.

- 00.18.52 - J'adore Lyon. On y respira une atmosphère pluvieuse et nostalgique à travers laquelle, tout fréquemment, revêt des airs d'apparition.
- 00.19.01 - Vous avez dit quelque part que le goût du roman vous était venu en cherchant des chambres à louer à Lyon quand vous étiez militaire. Est-ce que c'est une boutade ou bien la vérité ?
- 00.19.09 - Vous savez que tous les griffons n'ont qu'une... n'ont qu'une ambition, c'est avoir une chambre en ville. Et j'étais soldat à Lyon, je me suis mis comme tous les copains à chercher une chambre et je suis entré dans des intérieurs où il y avait chambre à louer. J'ai vu dans l'un d'entre eux, le père qui était complètement gâteux sur un fauteuil près de la fenêtre. La petite fille qui m'avait ouvert la porte, idiote. La mère étendait du linge dans le couloir et j'appris qu'ils avaient eu un fils qui était mort au Tonkin, parce qu'une très belle photographie de ce garçon-là était sur le piano avec ses médailles qu'il avait gagnées. En entrant chez moi, je me suis dit : mais, comment se fait-il que des gens en soient arrivés à ce degré de misère et de... de labeur, d'opiniâtreté dans la vie ? Comment ça s'est fait ? Par quel processus ? Et ça a mis en route, chez moi, le déclic du roman.
- 00.20.01 Cette visite m'avait troublé. Pauvres gens, je les plaignais. Je cherchais à comprendre ce que représentait pour eux cette existence. A quoi elle correspondait ? Et en même temps, je me disais que... pour tout un nouveau monde me fut ouvert, il suffisait de sonner à une porte, d'entrer, de voir, d'entendre. Aussitôt, comme dans un roman, je rencontrais des personnages.

J'assistais à leur vie quotidienne telle qu'elle se déroulait vraiment, sans qu'aucun d'eux tricha ou se composa une attitude.

00.20.34 - Après Lyon, on vous envoie à Grenoble. Puis de Grenoble à Briançon.

00.20.39 - Avec 45 jours de tôle.

00.20.41 - Vous n'aimez pas le régiment ?

00.20.43 - Je déteste tout ce qui peut me changer de moi-même.

00.20.47 A 24 ans, il se retrouve enfin civil. La famille oubliée. Fouette cocher vers ce Paris tant rêvé qu'il a l'impression de connaître par cœur. Pas le grand Paris des grands boulevards et des monuments, mais le Paris des poètes, rue Visconti, rue Saint-André des Arts, et ses quartiers qui sentent encore la province et la bohème. Encore faut-il y survivre. La ville lumière ne lui donne pour tout logis qu'une chambre sordide qui servira de décor à tant de romans, le provincial à Paris, l'histoire triste, tombe de haut.

00.21.24 - Imaginez une sorte de placard, percé d'un vasistas ouvrant sur un trou d'air, quand je pouvais toucher en tendant le bras, la paroi opposée. Un lit de fer, une chaise, une cuvette composaient l'ameublement. Bien entendu, pas de rideaux. Le plafond bas conférait à ce local une cruelle exigüité et un aspect de cellule ou plutôt de cachot. Et c'était ça la ville lumière ! J'éprouvais une amère, une cuisante déception et la phrase que mon père n'omettait pas, une seule fois, de me dire quand je lui parlais de la capitale, me revint à la mémoire pour achever de me décourager :

00.22.02 - On attend plus que toi à Paris, crétin !

00.22.06 Le long du quai, vers le Pont-Neuf, des péniches immobiles luisaient sur l'eau et la pluie qui soudain s'était mise à tomber

lavait en bouillonnant les boites des bouquinistes où je craignais qu'un jour les livres que je promettais d'écrire, ne vinrent misérablement échouer. J'ai toujours aimé la pluie. Enfant, je l'écoutais au comble du ravissement, clapoter contre les vitres de ma chambre. L'odeur qu'elle avait à Paris ne me paru ressembler à aucune de celles dont je conservais le souvenir. J'y démêlais comme un roman de misère.

- 00.22.39 Robert Sabatier : Carco apparaît comme un poète urbain, comme un poète de la ville, alors qu'il a des sources provinciales, c'est finalement le petit provincial qui vient à Paris et qui découvre Paris. Mais attention, il ne faut pas oublier que Montmartre de Carco, c'était un village, c'était un village. Moi, étant encore enfant, j'ai connu des terrains vagues, j'ai connu un endroit et on disait : ici on a du bon air, c'est pas comme à Paris. On disait : je vais descendre à Paris. Alors, bien avant moi, à l'époque de Carco et de sa génération, les jeunes, et bien quand il était à Montmartre, il retrouvait sa province. Il retrouvait la province. Il retrouvait peut-être Villefranche-de-Rouergue, il retrouvait autre chose et c'est ce qu'il cherchait la campagne dans la ville.
- 00.23.29 - C'était le bon temps. Montmartre offrait alors l'aspect d'une bourgade paisible, où parmi jardins et venelles, les ateliers d'artiste, des pavillons, des guinguettes, conservaient leur aspect d'antan. Les boites de nuit, qui depuis une cinquantaine d'années ont contribué à la réputation universelle des boulevards de Clichy, de Rochechouart et de la rue Pigalle, n'existaient pas.
- 00.23.51 - Le premier soir que je suis arrivé ici, au Lapin, il y avait la grande table, à laquelle se trouvaient assis Picasso, Couté, Pierre Mac Orlan, Mac Jacob, Aslin, Warnod et Berthe la compagne de Frédé. Le Lapin c'était pour nous plus une famille qu'un cabaret. Frédé m'a dit : et toi le nouveau, t'en connais une ? J'ai dit : Oui, je veux bien chanter une chanson. J'ai chanté une chanson.

00.24.14 *Chanson.*

*Elle avait sous sa queue de martre
Sur la Butte Montmartre
Un petit air d'innocent
On l'appelait Rose, elle était belle
Elle sentait bon la fleur nouvelle
Rue Saint-Vincent*

*A travailler déjà pour vivre
Et les soirs de givre
Sous le froid noir et glaçant
Son petit fichu sur les épaules
Elle rentrait par la rue des Saules
Rue Saint-Vincent.*

00.24.51 - Après cette chanson, ça a très bien marché et Mac Orlan m'a dit : tu peux te foutre à la grande table. Et à partir de ce moment-là, ma vie était complètement sauvée, j'étais pareil, j'avais crédit. Voilà ce que me rappelle le Lapin. Seulement dans ce coin-là, sur la terrasse, j'ai écrit le bohème et mon cœur. Il y a eu le (Doux comme l'eau ?) que j'ai naturellement composé en souvenir du Lapin. Mais, il y a eu aussi ce poème qui s'appelle : l'heure du poète.

00.25.19 - La fillette aux violettes équivoque à l'œil cerné, reste seule après la fête et baise ses vieux bouquets. Ce n'est ni la nuit, ni l'aube, mais cette heure où dans Paris, les rôdeurs et les chiens maigres errent dans un brouillard gris. Et ma lampe qui charbonne, luit sur ce pauvre cahier, douce lueur des fantômes que je croyais oubliés.

00.25.57 - J'ai pendant des années traîné jusqu'à l'aube à Montmartre dans le quartier du Canal Saint-Martin, à la Villette, le long de la Seine sur les fortifs, nous rentrions fourbus. Il n'y avait qu'Apollinaire, lui, qui semblait renaître de sa fatigue. Il

prétendait que le soleil, en remontant à l'horizon, l'emplissait de rayonnement, de lumière, et c'était ma foi vrai.

- 00.26.24 Les peintres et les écrivains, qui veulent tous être peintres, vivent ensemble. Tous géniaux, tous fauchés.
- 00.26.32 Michel Tabanou : Carco avait un bon coup de crayon, très incisif, pris sur la vif très, très rapidement, sachant très, très vite saisir ce qu'il fallait de l'essentiel du trait, par exemple, d'un visage quand c'est un portrait. On retrouve là son amitié avec les peintres, comme Dinimon, les artistes, les... Carfalqué... Chasse Laborde et d'autres.
- 00.25.52 - Les d'Utrillo valaient une tune à l'époque, ou 10, 15 francs. Les Modi un peu moins, cela dépendait de leur besoin d'argent. C'est pour cela sans doute que dégoûté des marchands de sommeil, le cher Pierre finit par s'installer dans un méchant atelier de la baraque en planches, surnommé le bateau lavoir ou déjà Picasso, Max Jacob, Salmon, Juan Gris, et Modigliani, occupaient héroïquement les lieux. Notre misère était si grande qu'aucun de nous n'avait de meubles. Faute de siège, Picasso peignait assis par terre, en appuyant contre une cloison la toile ou le carton sur quoi il composait ses magnifiques figures de la période bleue.
- 00.27.36 - Mais vous viviez de quoi ?
- 00.27.38 - Je me le demande. Nous avions crédit à la pension Labeur, rue Serpente. Je chantais dans les cours. On m'envoyait des sous. Le bon temps !
- 00.27.48 La bohème, le crédit, la bande du Lapin Agile, c'est bien beau, mais le jeune Carco crève de misère. Ça ne favorise guère l'inspiration. Il faut de l'oxygène et un peu de fraîche. Encore chez sa grand-mère, au 4 rue du Lycée, en tête un projet de roman, avec tout ce qu'il a vu à Paris. Le monde interloque des filles et des travestis où il a navigué amèrement. Enfermé dans sa chambre, il écrit Jésus la Caille.

- 00.28.19 Sur le boulevard de Clichy, dans les bistrots et les hôtels meublés, rue Lepic, je m'étais lié avec bon nombre d'éphèbes, de souteneurs, de filles publiques, les chambres qu'ils habitaient, les gargottes où ils possédaient leur rond de serviette, les quelques mètres de bitume dont ils semblaient propriétaires en raison d'arrangement âprement disputés, me permettaient de les peindre comme je les avais vu. En même temps, la peine à me sentir si loin de Paris, ajoutait à mes descriptions un accent plus sincère.
- 00.28.47 - Oui, c'est surtout une histoire d'amour totalement irréalisable entre une fille de trottoir et comment dire ? Un... une tralala. J'ai voulu définir et réaliser le cas. Confusion des sexes, des sentiments, où est le mal, où est le bien ? Il pleuvait, l'eau mollement fouettait les vitres du petit bar.
- 00.29.10 - Bonjour la Vache.
- 00.29.11 - Et Jésus la Caille ajouta plus bas :
- 00.29.14 - Bambou est fait.
- 00.29.15 - Bambou ?
- 00.29.16 - C'était la Vache abandonnant la lecture de Paris-Sport, déchargea un coup de poing sur la table.
- 00.29.22 - De quoi ? On a fait de mon Bambou.
- 00.29.25 - Près d'eux des musicaux jouaient au Zanzi Bar.
- 00.29.31 Le réalisme ne suffit pas. Avant Carné et Prévert, Carco invente le réalisme poétique. Le roman écrit, reste à le faire publier. Sûr de son travail, Carco remonte à Paris bien décidé à imposer son œuvre. La chance lui sourit enfin. Son culot fera le reste. Il s'invite à une fête, pousse la chansonnette, étonne Rachilde, la femme du directeur du Mercure de France.

- 00.30.00 - Le lendemain, je recevais un mot du directeur. Jésus la Caille que Rachilde avait tout le soir-même, la curiosité de lire, était pris.
- 00.30.06 Début 14, Jésus la Caille est un triomphe.
- 00.30.11 Les réputations à Paris se font vite, pourvues qu'elles soient scandaleuses. La mienne s'établît rapidement et j'eus le plus grand mal à me débarrasser d'un vice qui n'était pas le mien. Les lecteurs de Jésus la Caille ne voulaient pas admettre qu'ayant dépeint les mœurs d'un tralala, dans un milieu d'invertis, je n'appartinsse pas à ce milieu. A quoi protester. On ne m'aurait pas cru.
- 00.30.36 Alphonse Boudard : Les bordels de travestis et les histoires de travestis au temps de Carco, c'est lui qui en a parlé vraiment le premier, surtout à travers Jésus la Caille. Jésus dans l'argot, un Jésus c'était un homosexuel passif qui attirait dans les pièges les pentes ou les caves, qu'on disait qui vont se faire arraisonner, se faire piquer leur freak. Mais, c'était assez innovateur à l'époque, précisément par son personnage qui est un souteneur homosexuel et effectivement sa curiosité l'a porté à aller voir tous les coins où il y avait des putes, tous les bordels et effectivement ça se superpose et... et les gars qui faisaient les passes, les truands qui allaient attaquer les... les pédés dans les pissotières, c'était des Jésus, c'était tout ce climat qui l'a inspiré.
- 00.31.32 En décembre 1913, a commencé une étrange amitié entre un mauvais garçon et une mauvaise fille. Francis Carco et Catherine Mansfield. Elle a 25 ans, deux ans moins que lui, et déjà une vie sentimentale et amoureuse passablement agitée. Catherine débarque à Paris avec John Murry, son compagnon, fondateur acharné de revue littéraire. Catherine n'a que peu écrit, quelques nouvelles. Carco les promène la nuit à Montmartre, rue de Lape sur les boulevards.

- 00.32.04 Parlons des promeneuses nocturnes que nous rencontrions sous les voûtes du métro, poursuivant leur morne va et vient. Elle disait : elles ont des seins comme des melons et la voix tout à fait saillante. Les lueurs des becs de gaz avaient dans l'eau des reflets de surin.
- 00.32.21 - Je suis devenu pour elle une sorte d'incarnation de la pègre. Elle s'est montée la tête sur moi ou plutôt sur l'idée qu'elle s'est faite de moi.
- 00.32.29 Août 14, Carco est mobilisé dans l'aviation près de Besançon. Son appartement du quai aux Fleurs est vide. Catherine s'y installe. Loin de Francis, elle veut le rejoindre sur le front. Une fausse lettre, une famille inventée et la jeune anglaise intrépide parvient à franchir les lignes. A la gare de Bret, le Caporal Carco l'attend. Quatre jours ensemble puis, elle repart pour Londres. Elle racontera tout ça dans « Le voyage indiscret ». Je me suis donnée à lui, mais cela paraît si peu important, tellement secondaire. Nous avons tant de choses à nous dire. Nous étions si bien. Carco ne parlera jamais que d'amitié. Il fera d'elle Winni dans son roman les innocents. Elle en fera Duquette dans je ne parle pas français.
- 00.33.21 - Elle m'a décrit dans un de ses... dans une de ses nouvelles et moi je m'en suis servi. Je m'en suis servi pour faire le personnage de Winni dans les innocents. Nous sommes un peu comme les... vous savez, la publicité de Ripolin (il met les uns derrière l'autre ?).
- 00.33.34 - Vous dépréciez tout !
- 00.33.35 Après le succès des Innocents, Francis Carco fait partie du tout Paris. Assiste à toutes les fêtes des années folles. Il se marie avec Germaine Jarel. Coup sur coup, il publie l'Equipe puis l'Homme traqué, qui soutenu par Paul Bourget, obtient le grand prix de l'Académie Française.

- 00.34.00 Alphonse Boudard : Carco, sur une période qui se situe, si vous voulez, après la guerre 14-18 jusqu'à, à peu près, la guerre 40, ça a été l'homme qui a le mieux compris et le mieux décrit les mœurs, les gens, de tout ce qu'on appelait, si vous voulez, le milieu, qui était aussi bien à la Bastille qu'à Montmartre. Les filles de ce temps, qui étaient en maison ou qui étaient dans la rue, jaquetaient tous l'argot et un argot très particulier, très parisien.
- 00.34.33 - Monsieur Totor s'est écrié : préviens ton singe que les durs de la Bastoche sont rancardés à dix plombes au zinc de la mère Brisouche.
- 00.34.42 - Ah, il a dit ça Totor.
- 00.34.44 - Oui, Monsieur, tel quel. Je pense que Monsieur a compris ?
- 00.34.48 - Oui, oui. J'ai compris t'en fais pas. Seulement si tu savais parler français, tu aurais répondu : d'ac, d'accord, j'affranchirai le dab.
- 00.34.57 - Le dab ?
- 00.34.58 - Oui, c'est moi.
- 00.34.59 - Oui, Monsieur.
- 00.35.00 Alphonse Boudard : Il ne l'incorpore pas encore à son écriture. Il reste un auteur, un romancier très classique et quand il fait parler des putes, des julots, des flics, alors il s'efforce d'employer leur langage et il est assez juste. Et ce qu'il se passera en 1932, c'est que Céline entrera tout ce langage, qui est du dialogue de Carco, dans la langue générale de son texte. Et maintenant, on en est là. Mais, à l'époque de Francis Carco, c'était lui le maître dans ce... dans ce domaine.
- 00.35.38 Autobiographique, ses romans ? Les coups que Francis a reçus dans son enfance, Lempieur les rend à Léontine.

- 00.35.47 C'était des scènes d'une violence inouïe au cours desquelles Lempieur criait à Léontine, le dégoût qu'elle lui inspirait. Ses injures ne l'atteignaient pas, ni même les coups qu'il lui donnait pour l'obliger à répondre. C'est parce qu'il souffrait qu'il s'emportait ainsi. Léontine le comprenait, elle ne rendait donc pas Lempieur responsable du mal qu'il lui faisait. Elle lui pardonnait et en elle-même, la malheureuse se disait que c'était moins à elle qu'à lui, qu'il cherchait à faire mal.
- 00.36.14 - Vous aimiez les coups ?
- 00.36.16 - Il serait plus exact de dire qu'on m'en a donné le goût assez jeune. Il m'avait certains jours, à Nice, chez ma grand-mère, assénait si brutalement une claque en plein visage, que j'étais entré dans ma chambre pour ficeler un baluchon et m'enfuir n'importe où. Lorsqu'un de mes oncles me rattrapa par le col de ma blouse. Je m'en souviens très nettement. Ça n'était pas moi, c'était lui qui pleurait.
- 00.36.42 Il faisait jour lorsque Bobette rejoignit Bob. Ils n'avaient pas fermé à clé la porte de leur chambre.
- 00.36.51 - D'où viens-tu ?
- 00.36.53 - On m'a forcé.
- 00.36.57 - Tiens garce ! Ah, tu découches ! Je vais t'apprendre moi. Il t'a payé au moins ? Quoi ? Rien ?
- 00.37.10 - Rien.
- 00.37.12 - T'as mal ?
- 00.37.14 - Laisse-moi, Bob. On est trop malheureux. Oh et puis t'as cogné fort, mais fort.
- 00.37.20 - C'est bon, c'est bon. Embrasse-moi, maintenant.

- 00.37.25 - Mon Bon, mon Bob, t'es vache quand même.
- 00.37.30 Il advint par la suite que Bob se montra plus raisonnable. C'est-à-dire qu'il admit la situation et que pour éviter de se frapper, il contracta l'excellente habitude de frapper Bobette à sa place quand il le jugeait nécessaire. Bobette en pris son partie et Monsieur Noir, lui-même, paru satisfait de la façon dont s'arrangeait les choses, ne pouvait que trouver juste et salutaire, les attributions de chacun des intéressés dans cette idylle à trois.
- 00.37.55 *Musique.*
- 00.38.00 - L'écrivain Francis Carco vient d'accepter de jouer le rôle de son propre personnage dans un film qu'on tire d'un de ses ouvrages.
- 00.38.07 - Jusqu'à présent, je n'ai pas eu une très grande chance. On a tiré de deux de mes livres, deux films qui ont été... a peu près manqués et aujourd'hui, je pends une vieille revanche.
- 00.38.18 - En somme, vous jouez votre propre rôle, Francis Carco, auteur d'un reportage paru sous le nom de Démocrate.
- 00.38.25 - Voilà, c'est ça.
- 00.38.28 - Francis ! Ces deux charmantes jeunes filles brûlent de te connaître. Quelle gloire, hein. Ginette Baloste, Jeannine Berthier. Très gentilles.
- 00.38.35 - Comment vont (..... ?) amies ? (..... ?) sont étonnantes d'accent, de sincérité.
- 00.38.41 - Ben moi, voici mon opinion. Cette graine de prison, on devrait l'exterminer. Il est vrai que notre grand romancier n'aurait plus de sujet.

- 00.38.47 - Que penses-tu mal ! Les personnages ne sont pas forcément les abonnés du baignage, c'est souvent des malheureux.
- 00.38.53 - Je vous l'avais bien dit, il est un père.
- 00.38.55 - Mon cher Maître, nous serions si heureuses d'avoir un autographe.
- 00.38.58 - Tu leur dois bien ça, elles ont lu tous tes romans.
- 00.39.00 - Mais, avec plaisir. Demain, je ferai déposer deux exemplaires à votre nom. A présent, je file, il faut que j'assiste à la...
- 00.39.06 S'il joue son propre rôle dans ce film, n'est-ce pas pour définir sa conception du journalisme. Chez Carco, le journaliste est là pour raconter, pour dire le plus simplement possible la vérité.
- 00.39.18 - Tu vois ce dossier. Il contient tous les documents de mon prochain livre. Son titre : Prison de femmes.
- 00.39.24 - Instituteur de tes amis, des malheurs de tes amis, pour aguicher tes lecteurs.
- 00.39.28 - Mais, je n'écris pas pour eux, mais pour moi. Tu peux très bien ne pas l'admettre, tant pis. J'ai toujours été révolté en lisant les journaux par certaines condamnations. T'es-tu quelquefois demandé pourquoi à 15 ans à 20 ans d'intervalle, les peines que l'on applique sont de moins en moins lourdes. Simplement parce qu'un écrivain indépendant, comme je le suis, à visiter, à aller dans les prisons voir ce qui se passe.
- 00.39.49 - Et celle-ci ? Elle est jolie Quel âge a-t-elle ?
- 00.39.53 - 21 ans, condamnée pour vol et tentative de meurtre, mais elle se trouve en fin de peine, encore trois mois.
- 00.39.59 - Elle pourra donc refaire sa vie.

- 00.40.00 - Certainement.
- 00.40.05 *Musique.*
- 00.40.06 Carco, reporter, parle de ce qu'il connaît. Son exotisme n'est pas celui de Kessel. Il est là, sous ses yeux, les tôleurs, des hommes en cage, de la route du bagné, les prostitués de l'amour vénale, de visites à Saint-Lazare, les bordels homos de image caché. Les romans succèdent aux articles. Et les livres de souvenirs, les éditions de luxe illustrées par les amis Dinimon, Pasquine, Chasse-Laborde, Daragnès, magnifique et à très petit tirage, donc rentable. Carco est célèbre, riche et fréquente toujours les carconses, côté scène.
- 00.40.54 - Je me trouvais très bien en noctambule. Dans un cadre qui me rappelait celui du Lapin à Montmartre, un soir j'ai donc reçu la visite de Miller, l'auteur du Capricorne, ne comprenait pas que je m'exile sur les planches, sans de graves ennuis d'argent. J'eus beau lui expliquer que j'étais réellement heureux de gagner ma côtelette de cette façon, il ne parut pas convaincu. Je le croyais plus à la page.
- 00.41.17 Un bon romancier fait un bon critique. Le chansonnier Carco est élu à l'Académie Goncourt, grâce à Roland Dorgelès et à l'amitié de Colette. Il a divorcé, rencontre Eliane Aghion, se remarie. Eliane a une fille et deux fils, Yves et Georges Aghion.
- 00.41.40 Yves Aghion : Ils étaient venus à (..... ?), mais il avait déjà que maman le connaissait déjà lors d'un voyage en Europe. Je t'avoue que je n'étais pas un adorateur de Francis, c'était un monsieur qui avait enlevé notre mère de la maison qui était notre joie de vivre et qui avait causé à notre père un chagrin qu'il n'a jamais oublié. Donc, je ne peux pas dire que j'étais tellement porté à avoir de la sympathie.
- 00.42.04 En 1940, Carco se réfugie à Nice avec sa femme et sans un sou.

- 00.42.11 - A Nice, pendant l'occupation, je gagnais ma croûte au cancan, à Marseille à musique légère et à Lyon aux ambassadeurs. Ça valait mieux que d'écrire dans une certaine presse.
- 00.42.20 L'Académie Goncourt a explosé. Les lois racistes se sont promulguées. Eliane est juive, il faut partir. C'est l'exil en Suisse.
- 00.42.29 Yves Aghion : S'ils ont pu quitter pendant la guerre, ils ont pu aller en Suisse, c'est quand même grâce un peu au milieu, au milieu qu'ils sont venus de chez Francis et ont dit : Francis, tu ferais mieux de partir, d'emmener Eliane ailleurs.
- 00.42.42 Georges Aghion : Je sais pas comment elle a passé la frontière comme ça. Tout le monde était angoissé, elle aussi un petit peu, mais on a à peine regarder les choses,
- 00.42.52 Yves Aghion : C'était comme ça que c'est le milieu qui a organisé le voyage et j'en faisais partie.
- 00.42.56 A Genève, il survit en publiant quelques livres et en 45, il rentre à Paris.
- 00.43.02 - J'étais très vexé en arrivant à Paris. Moi, qui adore Paris, j'étais en train de le crier sur tous les toits et chez tous les éditeurs, impossible de trouver une cabane. Alors, j'étais à l'hôtel et toutes les semaines je mangeais un magnifique tableau pour subsister. A la fin, je me suis dit : au mieux, j'en ai pour 32 semaines. Alors, j'ai foutu le camp à l'Ile Adam, dégoûté de Paris.
- 00.43.25 - Mais ça n'a pas duré.
- 00.43.27 - Ça n'a pas duré parce qu'un jour, mon ami Dinimon m'a signalé qu'il y avait un appartement dans l'île Saint-Louis. Je suis allé voir cet appartement, il me convenait tout à fait. Seulement quand on m'a dit le prix, j'ai dit : c'est entendu. Je vais pas me dégonfler.

- 00.43.42 - Mais, on peut non plus sacrifier sa collection.
- 00.43.44 - Non, mais au moment de payer, je lui ai dit : Madame, je suis désolé, mais à 700 000 F, je ne pourrais jamais mettre. Et bien, mon cher Maître, parce qu'elle m'appelait toujours mon cher Maître, on va les enlever.
- 00.43.55 - C'était une bonne chose.
- 00.43.56 - Nostalgie de Paris.
- 00.43.58 En 1951, Jésus la Caille est adapté au théâtre par le jeune Frédéric Dard. C'est Philippe Lemaire qui tient le premier rôle.
- 00.44.07 Philippe Lemaire : Quand on m'a proposé le rôle, moi je... franchement, je n'avais pas lu Jésus la Caille. J'ai vu Jésus la Caille, j'ai dit : mais, c'est un rôle de pédéraste, hein, qui avait des petits amis qui travaillaient pour lui et son... son amour, amour de vie, était en prison. Je me souviens très bien de l'audition au théâtre Grammont, Pierre Val, Monsieur Carco, Frédéric Dard. J'ai dit : vous savez, moi je ne pourrai jamais jouer le rôle d'un petit pédé. Mais, ils me disent : heureusement, ne le jouez surtout pas en... rôle tordu et tout ça, jouez-le... comme vous le sentez. Après, il est venu à une ou deux répétitions, il était content, tout ça. Mais, il s'est passé quelque chose.
- 00.44.54 La pièce est trop courte. Tous les soirs, Carco monte sur scène et en professionnel de cabaret, il meuble.
- 00.45.02 Philippe Lemaire : Nous avons joué la pièce pendant un an au théâtre Grammont et tous les soirs, je l'écoutais, il racontait des choses différentes tous les soirs.
- 00.45.12 - La nationale, dont il est question dans Jésus la Caille, se trouvait en bas de la rue Lepic, à droite. Il avait fait ouvert toute la nuit. J'y ai plus d'une fois assisté à des règlements de compte

avec accompagnement et crépitement de Browning, des petits pamphlets en coup de vent, pan ! pan ! Ils se sauvaient ensuite en tirant dans le tas. Tu vois toujours des crimes bien propres, m'a souvent dit Colette. Ça fait plaisir, pas de boucherie. A quoi bon, ces messieurs étaient des spécialistes.

- 00.45.49 Philippe Lemaire : Au théâtre, j'ai joué Jésus la Caille. Mais la censure au cinéma disant : ce n'est pas possible.
- 00.45.58 Marius Lesueur : J'ai donc vu Pierre Gamon qui était le metteur en scène... il a arrangé ça un peu à sa façon.
- 00.46.08 Philippe Lemaire : Et là, stupeur en lisant le scripte, c'était des petites filles qui travaillaient pour moi et j'étais pas du tout pédé... peut-être un peu, mais il fallait pas le souligner. Je vivais avec Fernande, Jeanne Moreau et... j'étais un peu pédé, mais ça alors ça ne se voyait pas au cinoche. C'était très bizarre.
- 00.46.19 Marius Lesueur : Il y avait un parti (..... ?), ils n'admettaient pas que l'on garde le... le nom de Jésus pour un personnage comme celui-ci, alors il y a eu un vote, du reste, à l'Assemblée Nationale, on en a discuté un petit peu, mais finalement c'était simple : ou bien on acceptait, ou bien la censure intervenait.
- 00.46.53 Plus forte que la censure, la publicité. Pour une fois, sur les affiches, le titre du roman est presque aussi gros que le titre du film. Sulfureux, Carco le reste après sa mort. Quand on donne son nom à un collègue de Villefranche-de-Rouergue, il y a des cagots pour protester. Pourtant, on l'avait fait Commandeur de la légion d'Honneur, mais c'est bien sûr au Lapin Agile, avec ses copains, qu'il avait sérieusement arrosé sa cravate. Gravement atteint de la maladie de Parkinson, il meurt en 1958. Oublié Francis, ses fantômes, ses fantômes, pas tant qu'on croit.
- 00.47.41 Dans mes livres, j'ai développé en multipliant l'intensité les résonances d'un thème unique, dont la répétition finit par agir sur les nerfs du lecteur après l'avoir, au préalable, frappé de la

stupeur que pourrait procurer une drogue. Oui, c'est cela m'a dit un jour un libraire. Les gens qui aiment vos livres, leur demandent comme le choc, l'effet d'une piqûre de morphine, s'ils se laissent prendre une fois, ils sont perdus. Une de ses clientes, une cliente très élégante lui a dit un jour qu'il lui fallait sa dose de Carco.

00.48.15 J'aime ces créatures, est-ce un vice ? En ce cas, il m'est doux de l'avoir. Vice sans laideur, vice tendre et chaud, s'il fallait mettre à nu ton visage, peut-être montrerais-tu ces traits flétris qu'ont au petit matin les jeunes prostituées. J'ai beau savoir qu'on fond de ton regard, tout est calcul et complaisance, où qu'il m'entraîne, je suivrais.

00.48.42 *Chanson.*

*J'étais émue comme autrefois,
 Dans cette auberge au fond des bois,
 J'avais des larmes pleins les yeux,
 Et je trouvais ça merveilleux.
 Durant toute la journée,
 Dans la chambre abandonnée,
 Depuis tant et tant d'années,
 Je nous suis revu tous deux.
 Mais rien n'était à sa place,
 Je suis restée tête basse,
 A me faire dans la glace,
 Face à face la grimace.
 Enfin, j'ai poussé la porte,
 Que m'importe Génini,
 C'est fini.*

00.49.50 Fin générique.